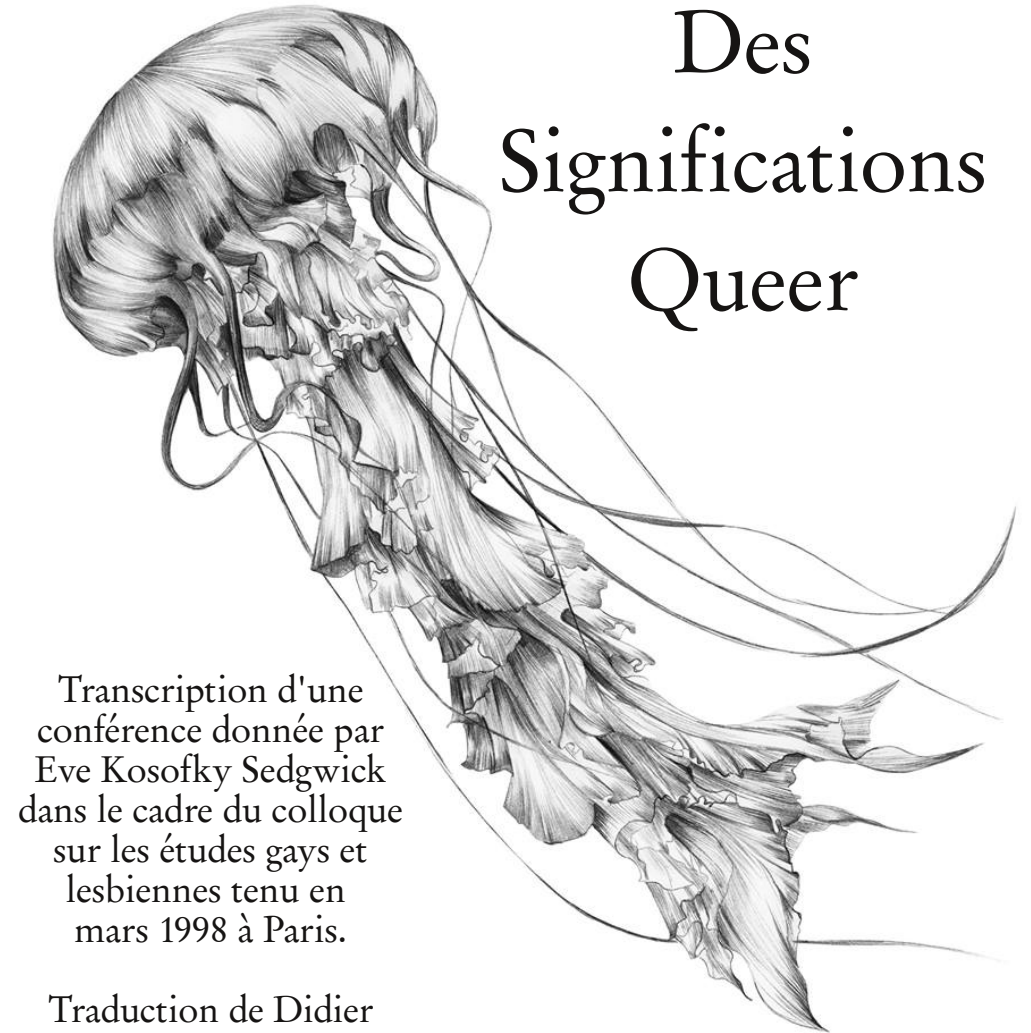


Construire Des Significations Queer



Transcription d'une
conférence donnée par
Eve Kosofky Sedgwick
dans le cadre du colloque
sur les études gays et
lesbiennes tenu en
mars 1998 à Paris.

Traduction de Didier
Eribon.



Mise en page par Millefolium
millefolium.noblogs.org
millefolium@riseup.net

Imprimé à Montréal en mai 2017

Construire des significations queer

Eve Kosofsky Sedgwick

Certain.es intellectuel.les voyagent beaucoup à l'étranger. D'autres non. J'appartiens à cette deuxième catégorie. C'est pourquoi mes idées ont tendance à perdre leur familiarité chaque fois que je passe une frontière et rencontre un public hors des États-Unis. La France ayant la réputation d'être «le pays où la politique des identités n'existe pas», la rencontre d'aujourd'hui me semble une très bonne occasion pour revisiter et repenser quelques implications du fait que les gays et les lesbiennes se voient, et sont vus par les autres, comme une minorité distincte du reste de la population.

La question du statut de minorité, de l'identité minoritaire a, aux États-Unis, une sorte de fausse intelligibilité funeste. Les lunettes de l'histoire politique à travers lesquelles le mouvement gay et lesbien se voit lui-même sont extrêmement sélectives. Et l'histoire qu'il relate est très courte. Elle débute avec les succès du mouvement noir pour les droits civils dans le Sud des États-Unis, dans les années cinquante et soixante, qui débouchent sur de nouvelles législations, sur une nouvelle interprétation de la Constitution, et, jusqu'à un certain point, sur une mobilité et une situation sociale nouvelle pour de nombreuses Africain.es-Américain.es. On considère en général que le mouvement féministe a pris modèle sur ce mouvement pour les droits civils, en faisant entendre les griefs et les revendications d'une autre groupe distinct et bien délimité de citoyen.nes, physiquement reconnaissables et ontologiquement immuables.



On considère également que d'autres mouvements de défense et de revendications, fondés sur une base raciale ou ethnique, et d'autres encore, tel celui pour les droits des handicapés, ont suivi le même modèle.

D'une manière paradoxale, ces mouvements revendiquent le droit à une assimilation sociale totale pour un groupe de gens, mais ils le font à partir d'une vision séparatiste des individus qui composent ce groupe, qui seraient dotés d'une différence ontologique stable. Ce séparatisme assimilationniste, qui peut évidemment proliférer à l'infini, forme la base de ce qu'on appelle aux États-Unis la «politique de l'identité», le «multiculturalisme» ou la «diversité», termes qui englobent la plupart des composantes du mouvement gay contemporain.

D'un point de vue européen, il est sans doute très facile de souligner l'une des faiblesses de la conception américaine de la «politique des identités», à savoir un refus historique de toute analyse en termes de classes. Et il est vrai que cette politique s'est développée en raison de l'absence quasi totale d'une gauche politique significative après la guerre.

Mais envisager la «politique des identités» de cette manière soulève également d'autres problèmes, le plus important étant son incapacité à rendre compte de courants politiques majeurs qui ne sont pas structurés en termes d'identités stables. Il est vrai que l'énergie identitaire de la vie politique américaine a abouti à l'invention de pseudo-identités, avec des découpages nouveaux, de telle sorte qu'une personne avare s'exprimera «en tant que contribuable», une personne répressive parlera «en tant que chrétien», et cela avec la certitude jamais questionnée de représenter une minorité bien distincte, assiégée et de puis longtemps opprimée (ceci bien que les États-Unis

aiment à se définir (parmi tant d'autres possibilités) comme lesbiennes féminines et agressives, tapettes mystiques, masturbateurs, folles, divas, snap!, virils soumis, mythomanes, transsexuels, wannabe, tantes, camionneuses, hommes qui se définissent comme lesbiens, lesbiennes qui couchent avec des hommes... et aussi toustes ceulles qui sont capables de les aimer, d'apprendre d'eulles et de s'identifier à eulles.

La scène publique change rapidement aux États-Unis et le moment Queer, s'il est dans l'actualité d'aujourd'hui, aura peut-être, pour cette raison même, disparu demain. Mais beaucoup d'entre nous ressentent la nécessité de protester fermement, obstinément, contre cette disparition annoncée : pour dire que quelque chose du Queer ne peut pas disparaître. Le Queer est un moment, un mouvement, une motivation qui doit se poursuivre, récurrent, tourbillonnant et troublant.

Le mot queer lui-même signifie «à travers», il vient de la racine indo-européenne *twerkw*, qui a donné également l'allemand *Quer* (transversal), le latin *torquere* (tordre), l'anglais *athwart* (en travers)...

Ce sont précisément des énoncés «à travers» que de nombreux écrits s'efforcent de produire aujourd'hui : à travers les sexes, à travers les genres, à travers les «perversions». Le concept de queer, dans ce sens, est transitif de multiples façons.

Le courant immémorial que le Queer représente est anti-séparatiste autant qu'il est anti-assimilationniste. Profondément, il est relationnel. Et, assurément, il est étrange.

Traduit de l'anglais par Didier Éribon.

Mais cette liste elle-même se caractérise par les présupposés implicites qu'elle doit faire sur la sexualité de telle ou telle personne, présupposés qui ne sont vrais qu'à des degrés divers, et, pour certains, pas vrais du tout. Ainsi, l'idée que tout le monde a une «sexualité» et qu'elle opère de la même manière pour toutes dans le sentiment que chacun.e a de son identité globale. Que l'intérêt érotique de chacun sera dirigé vers une autre personne et non pas auto-érotique, que s'il est dirigé vers une autre personne, il s'orientera vers un seul partenaire, ou un seul type de partenaires à la fois. Enfin, que cette orientation ne change pas avec le temps.

D'un point de vue normatif, comme le suggère la liste des prescriptions formulées plus haut dans les parenthèses, il devrait être possible de déduire la totalité des particularités d'un individu à partir du seul fait de son sexe biologique : il suffit d'ajouter l'idée normative que le sexe biologique du/de la partenaire préféré.e sera l'opposé du sexe de la personne qui parle. Mais avec ou sans ce critère hétérosexiste, ce qui est frappant, c'est le nombre et la diversité des dimensions individuelles que l'identité sexuelle est censée organiser dans un tout univoque et sans faille.

Et si ce n'est pas le cas?

C'est alors seulement que peut naître, je crois, une politique qui serait à la fois non séparatiste et non assimilationniste. C'est ce à quoi pourrait se référer le mot américain queer, la matrice ouverte des possibilités, les écarts, les imbrications, les dissonances, les résonances, les défaillances ou les excès de sens quand les éléments constitutifs du genre et de la sexualité de quelqu'un ne sont pas contraints (ou ne peuvent l'être) à des significations monolithiques. Ce sont les aventures et les expériences politiques, linguistiques, épistémologiques, figuratives que vivent celles d'entre nous qui

soient un pays massivement chrétien et où tout le monde paie des impôts, sauf, bien sûr, les gens très riches). Pourtant, bien qu'il soit efficace d'un point de vue rhétorique, et qu'il puisse avoir une certaine crédibilité aux yeux de ceux qui l'utilisent de cette manière postmoderne, le langage de l'identité minoritaire est totalement inadéquat pour historiciser ou conceptualiser la politique réelle de ces mouvements, et donc pour s'y opposer.

Mais ce n'est pas seulement la situation politique actuelle qui échappe ainsi, et de manière désastreuse, à l'analyse. Le mouvement gay identitaire d'aujourd'hui aime dater son point de départ de la fin des années soixante, et, tout particulièrement, bien sûr, des émeutes de Stonewall en 1969. Ce qui a disparu de cette histoire, c'est le caractère totalement non-identitaire d'une bonne partie de la politique qui a entouré, soutenu et, de fait, permis la naissance du mouvement de libération gay au cours de cette période. S'il est vrai que le mouvement noir pour les droits civils a offert un modèle et une motivation importante, les autres aspects du contexte social et politique des années soixante aux États-Unis étaient sans doute assez semblables à ceux de la France. Ses composantes principales étaient le mouvement contre la guerre du Vietnam, les mouvements de jeunes et d'étudiants, la nouvelle culture de la drogue, le mouvement de libération sexuelle...

Il est évident qu'aucun de ces mouvements ne peut être défini selon un critère séparatiste et immuable d'identité. Et par conséquent aucun d'eux n'avait un objectif assimilationniste. Mais pour les Américains des années quatre-vingt-dix, se souvenir de la situation politique réelle des années soixante semble beaucoup plus difficile que d'évoquer, avec Steven Spielberg, le monde perdu des dinosaures : il ne reste rien désormais pour nous rappeler, et rien qui ressemble ou qui, d'une manière ou d'une autre, prenne la place de ces forces

d'impulsion indispensables et aujourd'hui évanouis qu'étaient le mouvement de libération des enfants, celui des patient.es de la médecine mentale, ou éme celui des prisonnièr.es (et ceci bien que l'Amérique actuelle emprisonne plus de gens qu'elle ne l'a jamais fait au cours de son histoire, et plus que toute autre nation).

Par définition, les mouvements fondés sur l'âge, comme les mouvements étudiant ou des enfants, sont peut-être ceux qui échappent le plus clairement à une conceptualisation séparatiste, identitaire ou minoritaire. Et il est assurément très sympatomatique que le seul mouvement explicitement fondé sur l'âge qui soit aujourd'hui actif aux États-Unis représente la seule étape de la vie qui ne sera jamais dépassée par ceux qui l'ont atteinte : je veux parler du lobby très puissant et très organisé des personnes âgées et des retraités, qui sont immuablement des personnes âgées et des retraité.es.

En fait, la polémique sur le fait de savoir si l'homosexualité constitue une identité minoritaire remonte beaucoup plus loin que les années soixante. Elle est au moins aussi vieille que le siècle. Dans un passage célèbre de *La Volonté de savoir*, Foucault a proposé 1870 comme date de naissance de l'identité homosexuelle moderne. Même si cela est vrai, cela n'efface pas l'ensemble des interprétations non-identitaires du désir pour le même sexe : par exemple, les relations pédérastiques de l'antiquité classique, les relations sodomites des XVe et XVIe siècles, ou encore l'idée psychanalytique d'une bisexualité universelle : autant d'interprétations qui continuent de coexister avec le concept de l'homosexualité comme minorité distincte.

Comme j'ai tenté de le dire dans mon ouvrage de 1991, *L'épistémologie du placard*, il existe aujourd'hui un consensus largement répandu et pourtant largement incohérent, partagé par le

comme homosexuel.le ou hétérosexuel.le
(censée être la même que la vôtre).

-Le choix que vous faites de procréer (censé être «oui» si vous êtes hétérosexuel.le et «non» si vous êtes homosexuel.le).

-Votre acte sexuel préféré (censé être passif si vous êtes une femme ou féminin.e, actif si vous êtes un homme ou masculin.e).

-Vos organes sexuels les plus érotisés (censés correspondre aux capacités procréatrices de votre sexe et au rôle passif ou actif qui vous est imparti).

-Vos fantasmes sexuels (censés être en accord avec vos pratiques sexuelles, mais d'intensité plus forte).

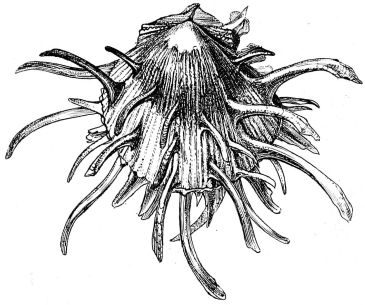
-Le point focal de vos liens affectifs
(censé être votre partenaire préféré.e).

-Le plaisir que vous trouvez à avoir du pouvoir dans une relation sexuelle (censé être faible si vous êtes une femme ou féminin.e, élevé si vous êtes un homme ou masculin.e).

-Ceux dont vous apprenez ce qu'est votre sexe et votre genre (censés correspondre à vous dans les deux cas).

-Votre communauté d'appartenance culturelle et politique (censée correspondre à votre propre identité).

Et bien d'autres choses encore...



Ayant à l'esprit toutes ces différences, essayez de penser alors à la pluralité des éléments qui sont condensés dans la notion contemporaine d'«identité sexuelle», que le sens commun actuel présente comme une catégorie unitaire.

Dès qu'on la regarde de près, on s'aperçoit qu'elle comprend :

- Votre sexe biologique (c'est-à-dire chromosomique) masculin ou féminin.
- Votre place, masculine ou féminine, telle que vous la percevez dans la division des sexes (censée être la même que votre sexe biologique).
- La prédominance dans vos traits de personnalité et dans votre apparence physique du masculin ou du féminin (censée correspondre à votre genre sexué).
- Le sexe biologique de votre partenaire préféré.
- Le sexe socialement impartie à votre partenaire préféré.e (censé être le même que son sexe biologique).
- La masculinité ou la féminité de votre partenaire préféré.e (censée être à l'opposé de ce que vous êtes).
- Votre perception de vous même comme homosexuel.le ou hétérosexuel.le (censée correspondre au fait que votre partenaire soit de votre sexe ou du sexe opposé).
- La perception que votre partenaire préféré.e a d'ellui-même

sens commun homophobe comme par le sens commun anti-homophobe. Ce consensus admet à la fois le point de vue «minorisant», c'est-à-dire l'idée qu'il y a un groupe distinct de personnes qui sont vraiment homosexuelles, et le point de vue «universalisant», c'est-à-dire l'idée que le désir sexuel est un dissolvant puissant et imprévisible des identités stables, et que des personnes apparemment hétérosexuelles ressentent du désir pour des personnes de leur propre sexe. Et vice versa ; et que, au moins l'identité hétérosexuelle masculine et la culture masculiniste peuvent avoir besoin pour se maintenir de cristalliser, comme un bou-émissaire extérieur, sous la figure de l'homosexuel, le désir pour le même sexe qui est largement répandu et en tout premier lieu intérieur à cette identité et à cette culture.

Il y a de nombreuses bonnes raisons de penser que la conception américaine contemporaine de l'identité minoritaire, à la fois séparatiste et assimilationniste, est préjudiciable et inadéquate pour penser les expériences historiquement variées et par définition perméables de n'importe quel groupe - que ce groupe se définisse lui-même par la race, le genre, l'ethnicité, la nationalité, ou par un autre critère... Comme je l'ai suggéré, cette inadéquation est encore plus évidente dans la sphère de la sexualité. La notion d'«orientation sexuelle», au sens de «homosexuel» opposé à «hétérosexuel», n'est pas, et c'est peu dire, un instrument d'analyse descriptive extrêmement précis. Je suppose que la plupart d'entre vous connaissent déjà les simples faits suivants, qui peuvent différencier de manière fondamentale des gens qui sont pourtant de sexe, de race, de nationalité, de classe ou d'orientation sexuelle identiques. Et chacun de ces faits, d'ailleurs, contient la potentialité trop souvent négligée de faire exploser bon nombre des théories en vigueur aujourd'hui sur la sexualité.

Voici quelques-uns de ces faits :

- Les actes génitaux identiques ont des significations différentes pour des personnes différentes.
- Pour certain.es, le halo du «sexuel» semble ne pas dépasser le cadre des actes génitaux. Pour d'autres, il les enveloppe d'une manière vague ou floue presque sans rapport avec eux.
- Pour certain.es, la sexualité constitue une large part de leur identité telle qu'ils la perçoivent eux-mêmes. Pour d'autres, la sexualité ne représente qu'une petite part de leur identité.
- Certain.es passent beaucoup de temps à penser au sexe, d'autres très peu.
- Certain.es aiment beaucoup le sexe, d'autres peu ou pas du tout.
- Certain.es ont un investissement mental ou émotionnel très fort dans des actes sexuels qu'ils ne pratiquent pas et parfois même qu'ils n'ont pas envie de pratiquer.
- Pour certain.es, il est important que leurs relations sexuelles soient intégrées dans, et en harmonie avec d'autres aspects de leur vie; pour d'autres, c'est le contraire. Pour d'autres encore, il est impossible que ce soit le cas; pour d'autres, il ne vient pas à l'esprit que cela pourrait être le cas.
- Pour certain.es, la préférence pour tel objet ou tel acte sexuel, pour tel rôle, telle zone, tel scénario est si ancienne et si durable qu'elle est nécessairement vécue comme innée ; pour d'autres, elle apparaît comme tardive ou bien est ressentie comme accidentelle ou librement choisie.

- Pour certain.es, la possibilité d'un rapport sexuel raté est suffisamment déplaisante pour que leurs vies soient fortement marquées par la volonté de les éviter ; pour d'autres, ce n'est pas le cas.

- Pour certain.es, la sexualité est nécessaire comme espace de découverte et de stimulation intellectuelle; pour d'autres, elle est nécessaire comme espace d'habitudes routinières et comme détente intellectuelle.

- Certain.es aiment des relations sexuelles spontanées, d'autres, hautement codifiées, d'autres encore, que ces relations aient l'apparence d'être spontanées alors qu'elles sont en réalité totalement prévisibles.

- Pour certain.es, l'orientation sexuelle est profondément marquée par les plaisirs auto-érotiques, parfois plus que par n'importe quel aspect de l'objet érotique extérieur. Pour d'autres, la possibilité auto-érotique semble secondaire et fragile, et parfois même n'existe pas.

- Certain.es, qu'ils soient homosexuel.les, hétérosexuel.les ou bisexuel.les, vivent leur sexualité comme profondément enracinée dans des significations et des différences de sexe, au sens de genre : masculin opposé à féminin. D'autres, non.

